

LIVRE II

DE TANGER A MAZAGAN

CHAPITRE PREMIER

Impressions de départ - État social du Maroc - L'ancien yacht *Jérôme-Napoléon* - Armement de l'avis de guerre le *Desaix* : canons, nouveau modèle de torpilles. - Installation à bord - En vue de Mazagan - Difficultés de débarquement - Entrée au port - Réception solennelle.

23 mars 1882.

Un avis de guerre, le *Desaix*, détaché de l'escadre de la Méditerranée, est en rade de Tanger, avec ordre de prendre la mission et de la transporter à Mazagan, sur la côte occidentale d'Afrique. Notre but à atteindre en sera sensiblement rapproché.

À une heure, nous devons être à bord. La mer est forte, poussée par un vent violent du nord-est. Le ciel est gris et brumeux. Tout nous présage un départ assez maussade. Enfin le moment approche. Des pensées un peu tristes viennent nous envahir. Notre voyage, avec son caractère séduisant, ses perspectives si riantes et si heureuses, n'en offre pas moins un côté hasardeux, une sorte d'inconnu, qui jettent sur les adieux une ombre de mélancolie.

Rien de plus simple, de plus aisé, de plus habituel aujourd'hui, que d'entreprendre un long voyage. On part pour l'Amérique, on s'embarque pour un des ports de la Chine ou de l'Australie avec une indifférence presque parfaite, ou du moins sans une trop vive émotion. Là, en effet, pas de surprise à attendre, pas d'imprévu à redouter. Tout est réglé, escompté, supputé à l'avance ; le jour même du départ, on peut annoncer l'heure de son retour.

Ici, rien de semblable. Nous allons parcourir une contrée à peine explorée, vivre au milieu d'une population à demi barbare, fanatique pour sa religion, esclave de ses traditions et de ses préjugés, étrangère à nos moeurs, indifférente, sinon hostile aux conquêtes les plus précieuses et les mieux justifiées de notre civilisation européenne.

Dans un milieu si étrange, si contraire, serons-nous à l'abri de toute surprise désagréable ? N'est-il pas permis d'y penser ? N'est-il pas naturel d'en éprouver quelque préoccupation ? Surtout à l'heure d'une séparation qui doit être longue, quand on va mettre entre soi un espace à peu près infranchissable.

Car une fois engagés dans l'intérieur, nous ne conserverons avec le dehors que de rares et difficiles communications. Nous n'aurons ni postes, ni télégraphes, ni chemins de fer, ni routes carrossables à notre usage; nous serons réduits à un isolement presque absolu, condamnés à ignorer les événements qui pourront s'accomplir dans le monde, et forcés de subir la pénible incertitude que donne l'absence de nouvelles des êtres qui nous sont chers,

C'est là le côté sombre de notre voyage. Mais en revanche, que d'attraits il nous offre ! que de

plaisir, que de charmes il nous promet !

Rendez-vous est donné à la légation d'où nous devons partir tous ensemble. Dès que le personnel de la mission est réuni au grand complet, nous nous rangeons en cortège à la suite du ministre, et nous nous mettons en marche, précédés des quatre superbes soldats maures spécialement affectés au service de la légation. Nous suivons la rue principale de Tanger qui descend vers la mer. La foule se presse sur notre passage et nous accompagne, curieuse d'assister à notre départ.

La porte de la ville franchie, nous défilons devant une haie de soldats dont la ligne nous trace le parcours, sur la place, jusqu'à la petite jetée de bois qui s'avance dans la rade. Le pacha ou gouverneur de Tanger, Si-Abd-el Saddok, est déjà là, venu pour présenter ses compliments et ses hommages au ministre de France; puis arrive, courant et essoufflé, Si-Mohammed-Bargach, le ministre des affaires étrangères de Sa Majesté Chérifienne, qui vient, à son tour, serrer la main de M. Ordega et souhaiter bon voyage à la mission.

Nous prenons place dans les chaloupes qui nous attendent à l'extrémité de la jetée. Dès que les premiers coups d'aviron nous ont détachés du rivage, les remparts nous saluent de dix-sept coups de canon auxquels répond bientôt le *Desaix* par le même nombre de coups réglementaire.

Nous arrivons à bord, un peu mouillés par la pluie et beaucoup par les vagues. Le commandant Gadault se tient au haut de l'escalier pour nous recevoir. Les officiers sont rangés autour de lui, des matelots présentent les armes. Nous courons déposer notre léger bagage de pardessus et de couvertures, et nous remontons à la hâte sur le pont pour attendre, les yeux tournés vers la ville, l'heure et le signal du départ.

L'ancre est levée; deux heures sonnent; l'hélice se met en mouvement. Tanger s'efface et disparaît bientôt derrière les collines. Nous sommes dans le détroit de Gibraltar. L'avisos prend sa marche rapide. Nous doublons le cap Spartel. Nous voici dans l'Océan. Adieu et au revoir, chère femme, chers enfants, chers parents, chers amis ! Le vent s'est beaucoup apaisé depuis le matin. La pluie fine qui avait contrarié notre embarquement a cessé. Le soleil est radieux; la mer est supportable.

À son origine, l'avisos sur lequel nous sommes embarqués n'était pas destiné à un service de guerre. C'est l'ancien yacht *Jérôme-Napoléon* sur lequel le prince Napoléon fit autrefois son voyage au Pôle Nord. Cela explique le luxe de son aménagement et quelques particularités de sa construction. Sa mâture est considérable, prodigieuse de hauteur, ce qui rend l'équilibre du navire fort instable et, par une mer un peu houleuse comme nous l'avons, l'entraîne à un roulis désordonné.

Le *Desaix* est armé de quatre canons, établis l'un en avant, l'autre en arrière, un à bâbord, l'autre à tribord. De calibre et de dimension modestes, leur aspect n'a rien de farouche; on les prendrait volontiers pour des ornements inoffensifs. Mais tout à l'heure, avant le départ, au moment où ils exécutaient leur salve en réponse au salut de la ville, on pouvait juger à la rapidité de leur tir, à la netteté et à l'énergie de leur projection, qu'ils étaient capables de porter au loin une grande puissance de destruction.

Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une partie de son armement, et non pas la plus redoutable. Sur le pont et montés sur affût, comme des canons, se trouvent également deux énormes cylindres réguliers de plus de deux mètres de longueur, qu'on prendrait tout d'abord pour deux immenses mitrailleuses, ou mieux encore pour les tubes de deux gigantesques télescopes. Ces instruments, de forme inusitée, sont loin en tout cas d'avoir une destination scientifique. Ils doivent servir à lancer des torpilles dont le *Desaix* est amplement pourvu, et qu'en raison de ses qualités nautiques de bateau léger et bon marcheur, il a pour mission, en temps de guerre,

d'aller projeter contre les navires ennemis.

Les torpilles actuellement en usage n'ont rien de commun avec ce que nous connaissons des torpilles exclusivement employées autrefois dans la marine, qu'on était obligé de transporter sur le point même où l'on voulait les utiliser. Les nouveaux engins, torpilles Whitehead du nom de leur inventeur, sont autrement redoutables, en raison surtout de la commodité de leur emploi. Elles sont en acier poli et présentent exactement la forme d'un poisson de la grosseur et de la longueur du cylindre qui doit les contenir et les lancer, On croirait voir quelque saumon colossal. La tête de l'animal est sa partie active; c'est elle qui reçoit la matière explosive, fulmicoton ou dynamite. Le corps est disposé de façon à faire flotter la torpille à un niveau déterminé. Il renferme dans son intérieur un mécanisme terminé en arrière par une hélice, et destiné à imprimer à l'engin destructeur un mouvement propre de propulsion, indépendant de celui qui lui a été communiqué au départ. La queue, comme celle des poissons, fait office de gouvernail.

C'est au moyen de l'air comprimé, et non d'une substance explosive, que le canon-cylindre lance la torpille. Celle-ci plonge d'abord à une plus ou moins grande profondeur dans la mer où elle ne tarde pas à se placer à un niveau réglé d'avance. Elle chemine alors entre deux eaux, suivant l'impulsion donnée; mais en même temps son mécanisme est entré en jeu, et son mouvement propre vient s'ajouter au mouvement communiqué. Sa marche représente alors une vitesse de trente-cinq à quarante kilomètres à l'heure. Elle peut ainsi fournir une course de quatre à cinq cents mètres, et atteindre avec une très grande précision un but placé à cette distance. Mais aussitôt que sa tête a rencontré un obstacle, l'explosion a lieu, et ses effets destructifs se manifestent. Malheur au navire dont les flancs ont arrêté sa course !

Sur un navire de guerre où l'espace est soigneusement mesuré, où le plus petit recoin est précieusement utilisé, où nulle place n'est réservée pour des passagers de circonstance, l'installation d'un personnel aussi considérable que le nôtre se présentait comme une question assez grave. MM. les officiers du bord s'en sont tirés à leur honneur, mais il n'a fallu rien moins que leur aptitude reconnue à résoudre les problèmes les plus difficiles pour caser honnêtement une douzaine de nouveaux venus et donner abri à leur suite nombreuse.

Le grand salon du commandant a été mis à la disposition du ministre. Un rideau posé transversalement sépare la pièce en deux parties. Dans l'une d'elles est suspendu, aux crochets de deux potences fixées dans le parquet, un cadre ou hamac fait de pièces de toile disposées en façon de baignoire rectangulaire.

Quatre d'entre nous trouveront place, cette nuit, dans des cadres analogues, accrochés au plafond du corridor qui sépare les chambres des premiers officiers. D'autres iront se balancer, *horresco referens*, au-dessus des torpilles, dans la pièce réservée à ces engins. Chacun aura donc, et son lieu, et son gîte, où il pourra goûter les douceurs du sommeil, si le ciel et la mer n'y mettent pas obstacle. Pendant le jour, c'est à chacun de se tirer d'affaire, de se caser, de s'organiser suivant ses goûts ou ses fantaisies. La promenade sur le pont, l'examen de l'armement de guerre, le spectacle des manoeuvres, l'organisation du service, tous les détails auxquels nous sommes initiés avec la plus extrême obligeance sont pour nous du plus vif intérêt et constituent un agréable passe-temps. Mon confrère du bord s'est d'ailleurs empressé de mettre à ma disposition sa chambrette et toutes les petites commodités qu'elle l'enferme. Mes camarades sont assurés, en cas de besoin, de trouver auprès des officiers, leurs voisins, la même hospitalité que j'ai reçue du Dr Eyssautier.

Le matin, à sept heures, nous apercevons la côte et nous piquons sur Mazagan. Les cartes marines de la région sont fort incomplètes. La marche du navire est ralentie. Nous voyageons avec la sonde pour reconnaître les fonds, et à dix heures et demie nous sommes forcés de jeter l'ancre, à une grande lieue de la ville.

La côte est basse, plate et nue. Des murailles, formant une masse encore confuse d'où émerge la pointe d'un minaret, nous donnent la première impression de Mazagan. Quelques rares maisons blanches sont disséminées dans la campagne.

Le soleil brille de tout son éclat, tandis que la mer, qui ne nous a pourtant pas ménagés cette nuit, a redoublé de violence. Des embarcations parties de la ville se dirigent vers nous. La force du vent et des vagues les obligent bientôt à regagner le port.

Nous commençons à être pris de quelque inquiétude au sujet de notre débarquement. MM. les officiers nous assurent que ce n'est que de la houle, et s'ingénient à nous faire comprendre la différence qui existe entre une mer houleuse et une grosse mer. L'explication est charmante, mais les secousses et notre malaise n'en persistent pas moins, les difficultés de la situation n'en sont pas moins réelles. Un vapeur de commerce tente vainement, sous nos yeux, d'approcher de la rade. L'état de la mer l'en détourne. Il vire de bord et poursuit sa route dans une autre direction.

Deux heures se passent dans une incertitude assez pénible, tandis que le roulis nous accable de ses mouvements incessants. Le commandant se décide enfin à faire hisser le drapeau pour demander des embarcations à terre. Il a reconnu qu'il pouvait mouiller plus avant, près de la ville. Il fait lever l'ancre, et nous approchons à une distance de moins d'un mille. Le canot de la côte parvient ainsi à nous atteindre.

Cette barque grossière, absolument inondée par les lames, n'est pas utilisable pour nous transporter. La mise à l'eau d'un canot du bord serait, d'autre part, très périlleuse. Nous avons à lutter contre de nouvelles hésitations de la part du commandant. Toutefois, si l'on a pu venir jusqu'à nous malgré le vent contraire, il est à présumer que, poussés par un vent favorable, il nous sera possible d'arriver à terre. Nous finissons, non sans peine, par triompher des dernières résistances, et l'ordre est donné d'armer le « canot du commandant ».

En un instant, le canot avec son équipage flotte le long du *Desaix*. Les matelots, armés de leurs gaffes et de leurs avirons, s'évertuent à le maintenir éloigné du navire pour l'empêcher de venir se briser contre ses flancs. L'embarquement présente des difficultés sérieuses et n'est pas sans danger. Les vagues sont énormes. Le canot est soulevé, avec une force à briser tous les obstacles, jusqu'au niveau des bastingages, pour ensuite, par un brusque retrait de la mer, s'affaisser et disparaître, en quelque sorte, dans la profondeur des eaux. L'escalier craque sous un choc violent qui n'a pu être évité. Il faut se tenir prêt sur les premières marches, suivre de l'œil le mouvement de la mer et saisir le moment favorable, entre deux oscillations, pour sauter dans l'embarcation. Le ministre et six d'entre nous, désignés d'avance, parviennent à s'y établir tant bien que mal, grâce à des prodiges d'agilité et non sans force éclaboussures et pas mal de bains de pied.

Le canot est aussitôt repoussé du bord, les avirons sont mis à l'eau, et nous voilà en route pour Mazagan. Tout péril est conjuré; la vague nous berce doucement et nous pousse vers le rivage. Nous entrevoyons avec plaisir la fin de nos angoisses.

À peine sommes-nous éloignés de quelques mètres que le *Desaix* salue le départ du ministre par une salve de quinze coups de canon. Bientôt après, les batteries de la ville commencent en notre honneur un branle-bas étourdissant.

À mesure que nous approchons, les murailles se dessinent nettement et nous montrent d'assez imposantes fortifications édifiées jadis par les Portugais. Les pavillons de toutes les nations flottent sur les habitations de leurs représentants respectifs. Nous distinguons la manœuvre des artilleurs sur les remparts. Ceux-ci sont couverts d'une population compacte, avide du spectacle de notre arrivée. Hommes et femmes, confondus dans une même masse blanche, couvrent le faite des murs ou se pressent à l'embrasure des créneaux. Pas une place ne reste

inoccupée.

Le canot s'engage enfin dans la passe étroite d'une jetée, et nous faisons notre entrée dans le port, petit bassin bien abrité, mais accessible seulement aux barques de faible dimension. Sur le môle où nous accostons, sont réunis le pacha ou gouverneur, avec son khalifat ou vice-gouverneur, l'administrateur et le personnel de la douane, d'autres fonctionnaires indigènes, le capitaine du port, et avec eux, notre agent consulaire, M. Brudo, commerçant de la ville. Une escorte de *moghazni*, soldats d'élite chargés de la police et de la garde d'honneur des grands dignitaires, les accompagne.

Quelques paroles courtoises sont échangées, par voie d'interprète, entre le ministre et le pacha. Et aussitôt, réception faite et présentations terminées, le cortège se met en marche.

Nous franchissons une des portes de la ville qui nous conduit dans une grande cour appartenant aux bâtiments de la douane. Toute la garnison de Mazagan y est réunie, prête à nous rendre les honneurs. Rien n'y manque, pas même la musique militaire, représentée tout entière par deux tambours et deux clairons. Nous passons devant les rangs des soldats. Les uns sont armés d'un fusil et présentent les armes; les autres tiennent un sabre à la main dans l'attitude du salut; le plus grand nombre est simplement aligné, sans sabres ni fusils, ne portant rien, tout comme le fameux chevalier de Marlborough. Il y a là, paraît-il, des fusiliers, des artilleurs, des marins; mais rien ne révèle à l'œil la spécialité à laquelle ils appartiennent.

Les costumes sont aussi variés que misérables. Ce qui domine cependant, c'est la veste rouge, avec pantalon de cotonnade bleue descendant à peine jusqu'aux genoux. Tous ont les jambes nues, les pieds passés dans des babouches, et quand ils le peuvent, une chéchia rouge sur la tête. Quelques-uns n'ont que des lambeaux de vêtements. Certes non, « le militaire n'est pas riche », dans ce beau pays de Maroc ! Le malheureux est obligé de travailler pour vivre et se vêtir. Pas de solde, pas d'entretien, tout ce qu'il reçoit est un petit tribut en nature qui représente quelque chose comme 6 ou 7 centimes par jour.

De la douane nous passons sur une vaste place publique tout encombrée et toute blanche de curieux que les soldats ont de la peine à refouler. Nous cheminons à travers les flots pressés de cette population étrange, si pleine pour nous de pittoresque et d'originalité. Puis, franchissant l'enceinte de la ville, nous atteignons bientôt la maison de notre agent consulaire, mise gracieusement par lui à la disposition du ministre.

Le pacha, avec sa suite de fonctionnaires, accompagne M. Ordega jusqu'à l'appartement qui lui est destiné. Là, nouvel échange de paroles flatteuses et de poignées de main; après quoi, nous sommes libres de nous abandonner à la suprême jouissance de sentir la terre sous nos pieds, après vingt-quatre heures d'une horrible navigation.

CHAPITRE II

Une première visite au camp - Le caïd, chef d'escorte - La mouna ou tribut en nature - La mission au complet - Aspect de Mazagan - La police dans les rues - Visite officielle au gouverneur - Un ultimatum posé.

Quelques instants donnés à un repos bien mérité, nous allons visiter le camp, établi hors de la ville, et où sont réunis, depuis quelques jours déjà, par ordre du sultan, et aux frais du gouvernement marocain, l'escorte et tout le matériel de notre caravane. La violence du vent a été telle que toutes les tentes, dressées la veille, ont été renversées. Nous sommes reçus par le chef de l'escorte entouré de ses officiers, qui nous promènent à travers les chevaux, les mulets, les chameaux, et nous expliquent tous les détails du campement.

Ce chef d'escorte, Allah-ben-Kassem, est un homme jeune encore, à l'extérieur séduisant, à la physionomie intelligente et fine, quoique de race nègre. Ses yeux brillent avec une douce expression au milieu de la teinte fortement accusée de son visage; ses dents éclatent de blancheur à travers sa barbe d'ébène. Il a le titre de *caïd-el-gha*, ou colonel. Il semble très flatté de la poignée de main que lui offre le ministre.

En revenant du camp, nous rencontrons dans les rues une quinzaine d'hommes qui plient sous le poids de leur fardeau, consistant en provisions de bouche. Ils se dirigent vers la résidence du ministre, où ils pénètrent après nous. Le chef de la troupe fait déposer et ranger tous les objets dans la cour de la maison; après quoi, s'adressant au ministre : « C'est, au nom du pacha, dit-il, et par ordre du sultan, que je vous apporte ces provisions. Si elles vous paraissent insuffisantes ou si vous éprouviez quelque désir particulier, le pacha s'empressera de vous satisfaire. » Dieu merci ! les provisions étaient suffisantes, et nous aurions eu mauvaise grâce à en demander davantage. Il y avait deux énormes moutons, une centaine de poulets, un millier d'œufs, d'immenses bourriches remplies de légumes, salades et fruits; des épices pour assaisonner le tout; plusieurs boîtes de thé avec de nombreux pains de sucre.

Cette offrande est la *mouna*, contribution imposée, en des cas déterminés, afin de pourvoir à la subsistance des hommes et des animaux en voyage. La mouna est d'autant plus importante qu'on veut faire plus d'honneur aux personnes à qui elle est destinée. En somme, c'est le pauvre peuple qui en fait les frais, et il en résulte, à son détriment, de grands abus de prodigalité.

D'après ce que l'on sait des ambassades qui ont antérieurement parcouru le Maroc, les offrandes dépassent toujours de beaucoup les besoins réels. Nous venons d'en avoir la preuve manifeste. Ce qui n'est pas utilisé est, suivant l'usage, partagé entre les gens de service ou de l'escorte, qui le trafiquent et le vendent à leur profit. M. Ordega, par un juste sentiment d'équité, aurait voulu réagir contre ces abus et n'admettre de ces offrandes obligées que ce qu'il en était absolument nécessaire pour les besoins de la caravane. Mais on lui fait observer que ce serait diminuer son prestige et, par suite, celui de la France, que de ne pas montrer, tout au moins, les exigences des pachas du pays. Considération implique toujours, ici, vexation. Les malheureux contribuables ne profiteraient guère de la générosité du ministre français.

Le gouverneur de la ville ou de la tribu, chargé de fournir la mouna, en fixe d'abord

l'importance. Chacun de ses administrés est ensuite imposé en raison de sa fortune, calculée sur le nombre de chevaux qu'il possède. Naturellement et par suite d'une pratique qui fait partie des mœurs du pays, le total des apports exigés dépasse considérablement la quantité nécessaire. D'où la conséquence qu'une part, la plus grosse, reste entre les mains du gouverneur. Refuser la mouna ou la réduire à des proportions raisonnables ne serait donc qu'un acte de générosité envers les caïds. Est-il bon, pour cela, de risquer son prestige ?

Cependant nous attendons avec impatience le retour des barques envoyées au *Desaix*, et qui doivent mettre à terre le reste de la mission. L'embarquement paraît offrir des difficultés au moins égales à celles que nous avons éprouvées. Nous sommes en observation sur les terrasses des maisons; la nuit approche, et, avec elle, toute opération deviendra impossible. Enfin les barques se détachent du bord, et le *Desaix*, déroulant son panache de fumée, se hâte de quitter son mouillage, probablement en route pour Cadix.

Nous courons au port. Les barques arrivent, mais, hélas ! à notre grand désespoir, sans nous ramener un seul de nos compagnons. Elles n'apportent qu'une partie de nos caisses; c'est tout ce qu'on a réussi à embarquer. Le départ du *Desaix* nous est expliqué : le commandant, n'ayant pas jugé la rade assez sûre, a gagné la haute mer pour y passer la nuit. Prudence bien justifiée : deux navires échoués près de là, et montrant leur mâture à marée basse, témoignent assez de l'insécurité du mouillage.

Le lendemain, à notre réveil, notre première pensée est encore pour les absents restés à bord. Le *Desaix* apparaît au loin, mais il semble éviter Mazagan et prendre la direction du sud, vers Mogador. La mer cependant est plus calme dans la rade; le débarquement serait plus facile aujourd'hui. Les mouvements du navire sont suivis et signalés avec intérêt. On le voit enfin changer sa direction; il revient en effet; il s'avance, il approche, et vers dix heures il est à l'ancre, à une faible distance de la ville. Les barques du port se dirigent vers lui en toute hâte, et moins d'une heure après, nous avons le plaisir de revoir nos compagnons, qui nous sont rendus sains et saufs, avec tout le personnel et le reste de nos bagages. La nuit avait été horrible et ne leur avait pas épargné les plus rudes épreuves.

Mazagan, en arabe El Djedida (la neuve), est une ville de six à sept mille habitants. Elle n'a pas l'aspect pittoresque de Tanger, ni son cachet si complètement oriental. Les rues sont suffisamment larges, relativement proches et pas trop mal pavées. À côté des échoppes habituelles des marchands arabes, on y voit des boutiques assez convenables, tenues en majeure partie par des Israélites, indigènes ou étrangers. L'une des faces de la grande place que nous avons traversée en arrivant est occupée par une série de petits établissements où l'on boit le thé et le café, au bruit continu et monotone du chant et de la musique maures. Quatre ou cinq réverbères servent à l'éclairage de la ville; c'est un luxe à signaler.

Mazagan est entouré de remparts, héritage des Portugais, ainsi que je l'ai déjà rappelé. Ils sont en bon état de conservation et aussi élevés que les maisons qu'ils enserrent; aussi, du large ne voit-on que des murailles jaunâtres, dominées par un minaret blanc. De l'intérieur, ils ne laissent échapper aucune vue ni sur la mer ni sur la campagne, et contribuent ainsi à rendre l'aspect de la ville assez triste et son séjour fort peu agréable.

Les maisons ont, pour la plupart un étage, jamais plus. Suivant les pratiques du midi de l'Espagne et de tous les pays chauds, les toits sont transformés en terrasses qui offrent ici cette particularité de communiquer librement les unes avec les autres. Les habitants d'un même quartier peuvent ainsi se rendre visite, sans avoir l'obligation de sortir dans la rue. C'est un moyen commode, et dont on use volontiers, d'entretenir des relations de bon voisinage,

Notre séjour à Mazagan devait être utilisé par M. Ordega au mieux des intérêts de sa mission. Une réclamation d'indemnité, formulée depuis longtemps par notre agent consulaire, restait

toujours en suspens. Une visite de notre ministre au gouvernement semblait une occasion naturelle et facile de résoudre la question. Toutefois, afin de donner le plus de relief possible à la démarche, nous fûmes tous invités à nous y associer.

A l'heure fixée d'avance, nous nous mettons en mouvement. Cinq moghazni et cinq soldats ordinaires, qui constituent la garde d'honneur du ministre, nous précèdent, comme dans toutes nos sorties officielles. Ils portent tous un long et solide bâton qui, par le large et généreux usage qu'ils en font, devient, dans leurs mains, une arme plus redoutée que le sabre inoffensif passé à la ceinture des moghazni.

Notre sortie avait naturellement amené une affluence de curieux sur notre passage. Ceux qui avaient la témérité de trop s'approcher étaient impitoyablement repoussés et poursuivis à grands coups de bâton qui s'abattaient sur eux et autour d'eux, un peu au hasard, dans le tas, ni plus ni moins que s'il se fût agi de presser la nonchalance d'un vil troupeau. C'est la manière usitée de faire la police dans les rues. Un malheureux chien qui s'était follement aventuré à du payer son imprudence de la perte d'une jambe : c'est du moins ce qu'il est permis de déduire des cris déchirants que poussait le pauvre animal.

La maison du pacha est située dans une ruelle étroite et ne présente rien moins qu'un aspect monumental. La garnison est en armes au devant de la porte; les tambours, accompagnés des clairons, battent aux champs à notre approche. Le ministre et sa suite montent un perron de quelques marches, de forme et de construction des plus primitives, en haut duquel se tient le gouverneur, seul cette fois, pour nous recevoir. Une toute petite pièce carrée, blanchie à la chaux comme tout le reste de la maison, aux murs nus, sans la moindre décoration, donne directement sur le perron. C'est là que nous sommes introduits.

Un vieux fauteuil, cinq ou six chaises de canne, apportés pour la circonstance et recrutés on ne sait où, composent l'ameublement de la pièce. M. Ordega prend place dans le fauteuil; ceux d'entre nous qui n'occupent pas les chaises se tiennent debout. Le pacha s'accroupit sur une natte à la gauche du ministre et, à côté de lui, dans la même posture, notre interprète, M. Benchimol. Le ministre commence par témoigner toute sa satisfaction de l'accueil qu'il a reçu à Mazagan. Il fait ensuite compliment de la tenue de la ville et de l'aspect de propreté qu'elle présente. Puis, passant à un autre ordre d'idées, qui paraît moins du goût de son interlocuteur, il s'entretient de la réclamation présentée par notre agent français.

Des marchandises lui ont été volées dans un magasin; le voleur est un moghazni, soldat préposé à la garde de ce magasin. M. Brudo réclame en vain la restitution de la valeur de ces marchandises, estimée à 750 francs. Cependant le fait est bien établi; le voleur est connu et emprisonné par ordre du pacha lui-même. Le ministre exige la restitution immédiate de la somme réclamée.

Le pacha répond par des protestations d'amitié et de dévouement. Il s'incline, porte la main sur son coeur et promet de faire son possible, d'arranger l'affaire pour le mieux. On devine aisément qu'il n'a aucune intention de faire droit à la demande, qu'il veut simplement gagner du temps et éluder ainsi toute espèce de remboursement.

Le ministre feint cependant de croire à sa sincérité, tout en insistant avec force pour que l'affaire soit réglée, non pas plus ou moins tôt, non pas plus ou moins tard, mais immédiatement, avant notre départ. Il n'a qu'une seule réclamation à présenter, il désire qu'elle soit entendue. À ce prix, il promet au pacha de faire au sultan son maître des éloges de sa personne et de son administration.

Là-dessus nous prenons congé du gouverneur que nous abandonnons à ses pensées, peut-être amères, et nous regagnons notre demeure, au bruit des fanfares guerrières et avec le cérémonial qui avait présidé à notre venue.

Successivement les agents de toutes les puissances, quelques-uns en tenue officielle, viennent se présenter et faire acte de déférence envers notre ministre. Arrive ensuite une députation de la communauté israélite, sans distinction de nationalité. Ses principaux membres ont sollicité la faveur d'être admis à offrir leur hommages au représentant de la France, comme témoignage de leur reconnaissance pour la nation généreuse qui, assurent-ils, se montre si bien disposée à leur égard et sait, en toute occasion, proclamer et défendre la liberté de conscience.